

Source : Service historique de la Défense, 2011-324621  
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6235412n>

## **Historique du 8e bataillon de Chasseurs à pied, pendant la guerre 1914-1918**

### **Bagatelle (30 juin-1er, 2, 3 juillet).**

Le 1er janvier 1915, à la joie unanime, le 8<sup>e</sup> B. C. P. rentrait en France. Il va, enfin, pour la première fois depuis le début des hostilités, goûter un instant de repos. Repos bien gagné, chèrement acheté, et que les chasseurs mettront à profit pour réparer leurs forces, généreusement dépensées, pour se préparer aux luttes prochaines, pour s'entraîner à de nouveaux exploits.

L'Argonne sera le théâtre où les chasseurs donneront une preuve nouvelle de leur légendaire bravoure. Si les conditions du combat seront changées, l'héroïsme, au 8<sup>e</sup>, restera toujours le même.

Fontaine-Madame, Blanc-l'Œil, le Four-de-Paris, La Houillette, Bagatelle, ces noms poétiques qui avaient jusqu'ici servi à désigner les sites enchanteurs de la grande forêt indiquent désormais les lieux des plus tragiques rendez-vous.

Les chasseurs y viennent tenir tête à un ennemi que la défaite a rendu plus irascible, plus cruel, plus enragé que jamais. La guerre de mine fait rage et procure aux plus vaillants des heures et des journées de douloureuse incertitude. Les tranchées sont très rapprochées, on se bat à la grenade de boyau en boyau. La baïonnette est trop longue pour se défendre dans la tranchée. On emploie les pétards à main, les poignards, on saisit les haches et les serpes. L'ennemi dispose de moyens très puissants et amène, en ce point, ses troupes les meilleures. Avec un moral des plus élevés et un infatigable entrain, les chasseurs du 8<sup>e</sup> offrent, durant plusieurs mois, et en particulier du 9 mai au 30 juin, au cours d'attaques incessantes et répétées, le spectacle du courage, de la bravoure, de l'héroïsme les plus purs; jusqu'au jour où, dans un merveilleux corps à corps, ils donnent toute leur mesure en brisant net l'effort suprême de l'adversaire. Laissons à une plume plus autorisée que la nôtre le soin d'insérer dans l'histoire cette page sublime, où les héros de Sidi-Brahim n'auront pas de peine à se reconnaître dans l'âme de leurs jeunes frères d'armes.

« Les attaques menées par l'armée du Kronprinz contre nos troupes de l'Argonne, à la fin de juin 1915, furent accompagnées d'un bombardement d'une violence et d'une intensité sans précédent. Les braves qui se trouvaient là, vétérans de tant de batailles, n'avaient jamais subi pareille avalanche d'acier. Il s'agissait de procurer, coûte que coûte, un succès à l'héritier du trône impérial et les Allemands se livraient à une effroyable débauche de munitions. Nos troupes soutinrent le choc malgré tout, et si, en certains endroits, elles furent obligées d'évacuer les premières lignes, elles se ressaisirent sur la seconde. Dans l'histoire de cette résistance héroïque, une mention spéciale revient au 8e B. C. P. (commandant DEVINCET). Ce bataillon — celui de Sidi-Brahim — se couvrit une fois encore de gloire, ajoutant un nouvel et brillant exploit à la longue série des exploits anciens.

Quand, au matin du 28 juin, le 8<sup>e</sup> bataillon releva le 16<sup>e</sup>, il avait pour mission de tenir le saillant de Bagatelle. C'était un point des plus délicats, des plus exposés, et sur lequel les Allemands, à même de l'attaquer des deux côtés à la fois, allaient diriger d'énormes efforts.

Le 28 juin au soir, après un bombardement effarant, toutes les tranchées de première ligne et la majeure partie des tranchées de deuxième ligne sont absolument bouleversées, comblées par les explosions de bombes et de gros minen, ainsi que par les entonnoirs de mines que l'ennemi a fait jouer sur notre front.

Toute la nuit, les chasseurs s'acharnent à la besogne et, le lendemain, à l'aube, la première ligne est, tant bien que mal, remise en état. Mais dès 4 heures les gros projectiles des minenwerfer recommencent à tomber. Ce bombardement dure sans aucune interruption jusqu'à la nuit; sur le front d'une seule compagnie on compte plus de trois cents projectiles de gros calibre. Un grand nombre de chasseurs et de gradés sont tués, blessés ou ensevelis. Le soir, les tranchées de première, deuxième et troisième lignes ne sont plus qu'un affreux chaos de trous, de gabions éparpillés. La nuit suivante est encore employée au rétablissement d'une vague tranchée de première ligne pour tireurs à genou. Ce travail nocturne peut s'exécuter sans que l'ennemi cherche à l'entraver. C'est la preuve certaine qu'il est en train de se préparer pour l'attaque du lendemain.

A l'aube du 30 juin, dès 4 heures précises, tout le secteur de Bagatelle, depuis la première ligne jusque très loin en arrière, se trouve brusquement soumis à un nouveau bombardement encore plus violent que les précédents. Les obus de 210, les 150 s'abattent sur les abords de la quatrième ligne et du poste de commandement.

Toutes les tranchées sont démolies; les gros arbres de la route de Bagatelle sont fauchés et les boyaux de communication interceptés. Pendant ce bombardement intensif, les minen de tous calibres pleuvent sur le secteur qui est, en outre, arrosé par des 105 fusants. Toutes les communications téléphoniques sont coupées.

Ce bombardement dure de 4 heures à 8h30 avec trois interruptions très nettes de trois minutes. A 8h 30, un silence de quelques secondes, puis, tout d'un coup, déclenchement général de la fusillade et des grenades à main.

C'est l'instant de l'attaque. Nos chasseurs attendent avec une impatience grandissante l'assaut des Allemands, tout leur paraissant préférable au bombardement affreux qu'ils viennent de subir quatre heures durant.

Le front du bataillon, où les hommes sont déjà clairsemés, est littéralement submergé sous les colonnes des assaillants. Ceux-ci sont tellement convaincus que leur bombardement a tout détruit et qu'il ne reste plus rien dans les lignes ennemies, qu'ils s'avancent presque partout en formations compactes, beaucoup d'entre eux agitant des fanions blancs pour inviter les rares Français survivants à se rendre sans résistance.

Mais ils trouvent un accueil, fort différent de celui auquel ils s'attendaient. Les compagnies de chasseurs ont beau être décimées, elles s'obstinent, elles se cramponnent, et se défendent avec rage. La 6<sup>e</sup> compagnie à gauche, absolument encerclée, se bat à coups de baïonnette. De ses trois officiers et de ses cent quatre-vingt chasseurs, le bataillon ne retrouve le lendemain que seize hommes, sans un seul gradé.

Au centre, la 1<sup>re</sup> perd son commandant, le lieutenant DEGOVE : affreusement atteint au bas-ventre et à la cuisse gauche, cet héroïque officier exhorte son ordonnance, qui cherche à l'emmener, à l'abandonner sur place pour faire le coup de feu. Il expire en disant aux siens : « C'est pour la France » .

A droite, la 2<sup>e</sup> compagnie est entourée. Mais elle lutte jusqu'au bout. Le capitaine PESSSEL qui la commande est blessé et emmené par les Allemands; une série de contre-attaques, énergiquement conduites par le sous-lieutenant POIRÉ, permet de délivrer une quarantaine de chasseurs faits prisonniers par l'ennemi.

Vers 10 heures, ce qui subsiste du bataillon se groupe au poste du commandement, autour de son chef, le commandant DEVINCET. Il y a là cent vingt chasseurs environ. Cette poignée de braves, animés par un chef héroïque, tient en respect l'ennemi sur la crête qui domine le poste. Elle dispose heureusement de deux mitrailleuses que le commandant avait pris l'excellente précaution de dissimuler dans un profond abri pendant toute la durée du bombardement. Démasquées au bon moment, ces mitrailleuses prennent au dépourvu les assaillants et les fauchent par rangs serrés. A tout instant, des chasseurs, par groupes de deux ou trois, soit qu'ils échappent des mains des Allemands, soit qu'ils débusquent d'un trou, d'un boyau où

quelque éboulement les avait enterrés, viennent se joindre à ces vaillants défenseurs.

Cette admirable résistance dure une journée et demie, jusqu'au lendemain 1er juillet, 20 heures. Cette poignée d'hommes est presque entièrement cernée : à droite, à gauche, notre front a fléchi.

Mais ils se cramponnent malgré tout au saillant qu'ils avaient mission de défendre. Ils retiennent ainsi, ils fixent l'avance allemande et donnent à leurs camarades le temps de consolider nos secondes lignes. Quand les attaques ennemies se font par, trop pressantes, quand la position risque d'être emportée, on voit un des chasseurs, de lui-même, et sans que nul lui en ait donné l'ordre jaillir subitement de son boyau et s'installer quelques pas en avant, à genoux, une ample provision de cartouches et de pétards à sa portée, afin de mieux abattre les assaillants.

Les traits d'héroïsme sont innombrables et il faudrait, pour leur rendre justice, pouvoir citer tous ceux qui étaient là.

Les chasseurs tiennent ainsi jusqu'au lendemain à la nuit tombée. Alors seulement ils évacuent leurs positions sur l'ordre formel du général commandant la division, qui juge inutile de prolonger plus longtemps leur sacrifice.

Au plus fort de l'action, le commandant DEVINCET interrogeait un prisonnier wurtembergeois qu'on venait de lui conduire; celui-ci, trouvé porteur de trois revolvers et d'un rasoir, suait la peur et pleurait à chaudes larmes, tandis qu'on fouillait ses poches.

Voici qu'à ce moment un petit chasseur, atteint d'une affreuse blessure au ventre, est apporté mourant dans le poste de commandement transformé en refuge de blessés. Il aperçoit le Boche en larmes. Et pris d'un sursaut de dégoût : « Tu pleures, salaud ! « Je ne pleure pas, moi, et je suis pourtant « foutu ! » .

Telle fut l'héroïque défense du bataillon de Sidi-Brahim qui, durant ces terribles journées du 30 juin et du 1er juillet, trouva encore le moyen de se surpasser (1). »

(1) Extrait du volume Les Diables bleus, par un officier de chasseurs, pages 161-167.